

Julie Nioche danse sur des airbags

CHORÉGRAPHIE · Elle a présenté un spectacle extrêmement gonflé, à la chapelle des Récollets, dans le cadre du Festival d'automne.

La danseuse et chorégraphe Julie Nioche a présenté la phase ultime de *H20-NaCl-CacO3* (trente-cinq minutes) à la chapelle des Récollets (1). Le titre est indigeste, l'œuvre ne l'est pas. Ce travail en cours (work in progress, pour faire chic) entamé en novembre 2004, change de lieux à chaque volet (il y en a trois). Chapelle d'Alby-sur-Chéran la première fois, salle des Colonnes du musée d'Annecy en avril 2005, Usine du centre d'art de Dijon en septembre, chapelle Saint-Lambert de Louvain. Cette fois, Julie Nioche, à la tête de l'association Fin Novembre avec Rachid Ouramdane, jette son corps dans la bataille au sein de la chapelle des Récollets. L'équipe de base est là au

grand complet, soit « six sexes et six têtes pour un seul être », selon les propres termes de l'artiste : une danseuse-chorégraphe (elle-même), un guitariste, une chanteuse, une architecte, un éclairagiste et un lieu.

La danseuse se glisse sur scène comme un voleur, depuis une porte entrouverte au fond de la salle. On n'y voit goutte. Le musicien (Alexandre Meyer, assis à jardin) gratte ses cordes à minima. Rien n'est donné d'emblée. On doit tendre l'oreille. On tente de discerner dans la pénombre, les déplacements de l'interprète. Au premier plan, deux structures gonflables en plastique blanc (dispositif scénique de Virginie Mira, intéressée par l'idée du corps en-

veloppe) d'abord à plat, se remplissent d'air à mesure. Par manque de place, la danseuse bouge à peine. Elle articule de dos, le haut de son corps. Ses vertèbres dorsales impulsent une ondulation jusqu'au bout des doigts. Sous les muscles percent le réseau des nerfs et sous la peau, les os, que l'artiste formée à l'ostéopathie, connaît bien. L'architecture interne du corps est suggérée tout comme celle de la chapelle que l'on devine à peine. D'un revers de main, on dirait qu'elle rejette dans l'ombre les pensées qui l'assaillent. L'un de ses poignets actionne un guidon de moto imaginaire tandis que l'afflux d'air dans les bouées va crescendo. Fondu au noir. Le fond de scène est cette fois ouvert

sur une mezzanine sise à l'extérieur de l'édifice. On y retrouve de loin Julie Nioche, cernée d'airbags géants. Elle y tombe de dos par à-coups brutaux, pour mieux rebondir sous l'assaut de sons lancés à pleine puissance. Serait-elle une accidentée de la route à grande échelle dont la seule protection incomberait au décor? Refondu. Au rez-de-chaussée, elle ne peut plus danser, coincée entre deux ballons mamelus qui doublent de volume, l'avalent sans la recracher. Désormais, seuls occupants de la scène, hormis le guitariste, ils prennent la place de l'interprète, relayant, sur un mode aérien, les gestes qu'elle leur imprime depuis son être enfoui. Écrasée sous la masse, l'artiste a joué son va-tout avant de disparaître.

Muriel Steinmetz

(1) C'était, sous l'égide du Festival d'automne, à la chapelle des Récollets de la Maison de l'architecture, 148, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris 10^e. Renseignements au 01 53 45 17 00.